

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey
The representations of the Father in "Cette fille-là" by Maïssa Bey
Bedraoui Noura 1^{er}

¹ E.N.S de Bouzaréah (Alger) Email n.badraoui.fr@lagh-univ.dz

Laboratoire des sciences du langage-Université de Laghouat Ammar Telidji

Received: 25/06/2024 Accepted: 11/09/2024 Published:01/10/2024

Résumé:

Notre but dans cette expérience littéraire est de comprendre avec délicatesse la représentation du père dans le roman Cette fille-là de Maïssa Bey en explorant ses différentes facettes et dimensions. En écoutant la critique et l'agressivité de la protagoniste Malika, on peut observer la mise en lumière d'un portrait négatif, déviant et complexe de ce père, qu'elle décrit comme incestueux, colérique, oppressif et cruel. Elle le dévoile en effet de manière subtile et éclaire le lecteur sur les relations complexes, conflictuelles, déchirantes et tendues qui entourent la famille dysfonctionnelle, tout en mettant en lumière ses secrets et ses faiblesses.

Mots clefs: Père, fille, discours, inceste, écriture féminine, violence, mémoire collective.

Abstract

In this literary odyssey, our objective is to discerningly grasp the portrayal of the father within Maïssa Bey notable novel "This Girl", exploring its manifold facets and contours. Through the incisive and critical discourse of the protagonist Malika, we are witness to the revelation of a negative, deviant, and intricate tableau of this paternal figure, depicting him as incestuous, wrathful, oppressive, and cruel. Indeed, she subtly deconstructs him and illuminates the reader on the complex, conflicting, torn, and tense dynamics that inhabit the dysfunctional family, while unearthing its unspoken truths and flaws.

Keywords: Father, daughter, discourse, incest, feminine writing, violence, collective memory.

Auteur correspondant: Bedraoui Noura

1. Introduction

L'objectif de cet article est de comprendre comment l'image du père est représentée dans le roman *Cette fille-là* de Maïssa Bey, et de définir les divers aspects de cette entité. Effectivement, ce sujet est fréquent dans son œuvre. Elle lui donne une grande importance. Il est épouvantable et choquant de voir les images abjectes et brutales qui lui sont dédiées : elles rappellent la violence, la répulsion et le dégoût qui lui sont propres. L'écrivaine en dresse un portrait défavorable. Il s'agit d'un père égoïste, incestueux, défiguré, colérique, hostile, abuseur, destructeur, dictateur, imprévisible, violent, effrayant, oppressif, en somme un bourreau qui tourmente mentalement sa famille.

En écrivant, Bey remet en question le rôle assigné aux femmes et, par conséquent, elle s'éloigne de la voie tracée par ses prédécesseurs en lançant une attaque vigoureuse contre les normes oppressives et les conventions rigides qui les étouffent, les sclérosent et les effritent. Par le biais de ses créations, elle exprime son pessimisme face aux confrontations répandues, troubles et floues, voire complexes entre le père et la fille au sein d'une famille instable dont les repères sont bouleversés. Elle met notamment en évidence les problèmes et les lacunes des valeurs traditionnelles de la famille qui sont violées en mettant en évidence, critiquant et dénonçant les effets néfastes de l'éducation inefficace sur les enfants. Elle s'efforce de développer un langage novateur qui traduise l'inexplicable et l'irreprésentable, la réalité amère à laquelle les femmes sont confrontées et explore l'inconscient de sa société.

Malika, personnage central et dominant de l'histoire, représente clairement ses positions. Elle incarne et traduit de manière remarquable ses idées. Son jugement est de plus en plus profond et toujours en filigrane dans l'écriture. Ils incitent le lecteur à réfléchir et à exercer son esprit critique. En mettant en scène la tragédie des femmes marginalisées qui s'emparent de la parole, elle transmet les idées émancipatrices de l'écrivaine qui critique le statut dévalorisant des femmes tout en renversant le système de pouvoir sombre détenu par les hommes. Il convient de noter que le personnage de la folle dans le roman étudié n'est pas choisi de manière arbitraire ni fortuite. En règle générale, la folle est hors de sa société, représente et incarne par excellence l'esprit de révolte, et se moque ouvertement de toutes sortes d'institutions en s'attaquant en permanence et avec une grande rigueur aux

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey

vices, aux défauts et aux travers qui régissent la société, tout en ridiculisant, ironisant, déchiffrant et décortiquant les discours. À partir de là, se cachent les intentions de l'écrivaine qui, en mettant en évidence ces imperfections, cherche à les rectifier afin d'éviter la censure qui interdit la publication de son œuvre.

Nous sommes particulièrement intéressés par cette écrivaine car elle s'engage de manière remarquable, originale et percutante dans le domaine littéraire algérien grâce à sa production littéraire abondante, en utilisant un style transgressif et subversif, créant ainsi une rupture représentative tant sur le plan thématique que sur le plan esthétique par rapport à ses prédécesseurs. Elle est d'ailleurs très connue dans la littérature. Son point de vue global est étroitement lié et rattaché à l'écriture salvatrice, novatrice et engagée des femmes, dont l'aspect principal est la volonté générale, d'une part, de témoigner de la réalité vécue par les femmes en choisissant de nouveaux thèmes pour aspirer à des mœurs plus évoluées et à des relations égalitaires entre l'homme et la femme. Par ailleurs, il est important de faire face à l'imaginaire régressif traditionnel qui chosifie la femme en mettant en place une nouvelle vision de la femme, avec un regard réprobateur, qui, grâce à son discours subversif, fait écrouler et estomper tout le système de valeurs ancien.

De ce fait, elle est rehaussée au rang de l'émancipation en opérant un écart avec les schèmes traditionnels de la représentation en les bousculant, les perturbant essentiellement dans la structure moderne de l'écriture innovée qui défie les normes canoniques. Au fait, son écriture de dévoilement, de révolte et de dénonciation est un défi édifiant dans le chant littéraire algérien. Elle se préoccupe incontestablement de soulever et de creuser largement la question majeure, délicate et épineuse des rapports hiérarchiques, problématiques, antagoniques, tragiques et conflictuels de misogynie entre homme et femmes tout en les confrontant, les renversant et déconstruisant. De ce fait, elle refuse, récusé et remet en question le statut marginal, mineur et dégradé : un statut réservé aux femmes occultées, recluses, désillusionnée dans la société patriarcale violente, aliénante et engluée de valeurs décadentes, séculaires et de pratiques sociales dominantes contraignantes visant leur dénigrement, infériorité, dépréciation, voire leur effacement de la sphère publique. Elle revendique intensément son réhabilitation et son amélioration en leur insufflant

Bedraoui Noura

inlassablement la force de prendre conscience de leur précarité, de leur dévalorisation pour ensuite déstabiliser, déjouer et défier la domination masculine hostile, opprimante et écrasante qui les séquestre, inhibe et entrave leur aspirations intellectuelles libératrices, leur émancipation et leurs droits légitimes qui sont extrêmement restreints et bafoués. En effet, la particularité ou la singularité de son écriture réside dans sa manière de déroger aux normes assignées par sa société en élaborant les inégalités entre l'homme et la femme. En cela, elle critique vivement le discours social qui aliène les femmes et incarne le changement en déjouant les codes traditionnels de la société dans laquelle, elle évolue. En s'impliquant dans la société et en défendant ainsi des valeurs universelles, son écriture est, en ce sens, essentiellement marquée par l'engagement. Le roman présente ainsi un lieu propice pour le lecteur. C'est un produit et un miroir de la société. D'ailleurs, l'émergence de son écriture, dynamique et féconde, a été favorablement et massivement saluée par la critique littéraire. Au fait, son trajectoire littéraire spécifique : riche, diversifié et hétérogène aspire à une singularité, à extirper, à arracher la femme de ce conditionnement tragique, déplorable, insurmontable, et s'insurger contre les injustices qu'elles subissent.

« *Cette fille-là* », objet de notre étude, est un roman riche, complexe et dense par sa structure, sa forme et son contenu dans lequel l'auteure révèle et projette ses idées avec une clairvoyance en les illustrant par le personnage de la folle Malika. C'est un roman fortement imprégné par la révolte, la colère et la désespérance. Il est d'une grande envergure, teinté d'une vision pessimiste et véhicule une critique méprisante sur la société. Il dépeint la vie quotidienne des femmes, ses compagnons de détresse, victimes de la société, meurtries et enfermées à l'asile en étoffant leur épaisseur psychologique profonde torturée par des pères négligents et violents ; Elles partagent les mêmes expériences de rejet, de souffrance et de malaise. Malika, le protagoniste de ce roman, remplit pleinement le roman avec ses interrogations adressées au lecteur qu'elle appelle de toutes ses forces. Son père adoptif, sans scrupules, abuse de son innocence pour mener à bien l'acte odieux de viol sur elle. Elle a cette triste destinée.

Ce drame entraîne chez elle des paroles empreintes de haine et de colère envers le système familial et les valeurs hypocrites qui prévalent dans sa société. Son déroulement se transforme en une série de questions incessantes adressées au lecteur. Elle réfléchit également au sort de ses

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey

compagnons, racontant successivement leur lutte face aux obstacles infranchissables de leurs expériences, de leurs proches, ainsi qu'aux limites imposées par eux-mêmes. Dans différents endroits du roman, elle met en évidence le fait qu'elles sont victimes de leurs maris et prisonnières de diverses réalités sociales telles que les normes, les coutumes et la religion. Dans l'ensemble, ce roman est plutôt dénonciateur, accusateur, où elle expose la société avec tous ses défauts, toutes ses imperfections.

Nous pouvons affirmer sans se tromper que son écriture est traversée de manière constante, insistante et abondante par la thématique du père incestueux incarnant l'oppression féminine indescriptible et la condamnant à la soumission, à l'asservissement et à l'infériorité voire au rabaissement. Au fait, les conséquences de l'inceste entraînent le relâchement des relations entre les membres de la famille. On assiste alors à l'éclatement de la famille. La fille éprouvera le sentiment de rejet. La présence du père constitue une image dévalorisante, menaçante, répugnante qui la dévore intérieurement et envers qui, elle nourrit des sentiments de haine, de peur et d'angoisse. Devant le dénigrement de ce père, la rupture paraît être la bonne alternative. Le choix de cette thématique, non anodin, représente à merveille un tabou universel et apporte une résonance, une dimension transgressive, revendicatrice et révolutionnaire à son écriture qui dénonce acerbement et critique avec virulence et véhémence le joug étriqué des travers des normes séculaires contraignants et discriminatoires, du tableau troublant de la société pour enfin s'en affranchir et introduire des réformes radicales, progressistes et novatrices.

Au fait, son œuvre ambitionne de juguler les mécanismes pervers et aliénants du conditionnement féminin réducteur. Ses protagonistes sont porteuses d'une forme de révolte maintenue et tenace.

En effet, l'inceste est, universellement, inconsciemment et horriblement considérée comme un tabou fondateur de la société. C'est un interdit moral catégorique, une effraction répréhensible et un abus sexuel complexe à la fois moral (détresse et désarroi), religieux (péché capital entraînant la souillure et l'impureté de l'âme) et social (la risée ou la honte) dont les lourdes conséquences sont insoutenables, ravageuses et horribles voire persistantes et ineffaçables. Elle est prohibée et considérée comme scandaleuse et honteuse, car elle engendre des atteintes cruelles à la pudeur, des sévices psychologiques néfastes et des séquelles inguérissables qui

Bedraoui Noura

affectent l'épanouissement de l'être en raison des violentes maltraitances qu'il subit et ébranle toute la société. De ce fait, on peut la considérer comme un crime odieux ou un drame opprimant, qui occasionne sa destruction, sa dévastation et son effritement. D'ailleurs, le parcours de l'être est marqué par le seau du silence de la honte et le déni car il ne peut éviter le regard accusateur, impitoyable et scandaleux étant donné que la langue est incapable de nommer la douleur. Le lien sacré de parenté est ainsi rompu. L'insensé, l'impensable et le dégoût sont ainsi moulés dans une écriture renvoyant à l'éclatement, à la discontinuité et au désordre. Malika révèle son secret longtemps muré au lecteur et témoigne de son parcours marginal dans une famille adoptive dysfonctionnelle, dissolue, et chaotique dont le tuteur, chef de famille tyrannique, autoritaire, brutal et pervers la considérant comme sa propriété et qu'à ce titre, il dispose d'un destin inéluctable de la maintenir sous son pouvoir en la contraignant, et en la forçant à une liaison incestueuse. Ces scènes abjectes subies suscitent chez elle l'impression d'effroi, d'indignation, et de désarroi, bref le déséquilibre psychique. Confrontée brutalement au viol, elle a confondu manifestation l'affection et amour charnel et n'a pas résisté. Devant cette situation qui soulève la réprobation, la supposée mère adoptive, immature, confuse, et embarrassée, fait preuve d'une réticence, de passivité, et de complicité forcée. Elle a nié et refusé obstinément l'acte odieux attribué à son mari violent en accusant la fille, et en alléguant qu'elle veut préserver l'honneur de sa famille car impuissante et elle dépend de lui et craint le divorce vu sa situation fragile. En effet, comme s'attelle à le résumer éloquentement Claude Lévi-Strauss dans son ouvrage majeure et fondamentale « *Les Structures élémentaires de la parenté* »,

La règle de la prohibition de l'inceste serait un interdit qui se retrouverait dans l'ensemble des groupes sociaux, quels que soient l'époque et le lieu considérés. Si dans nos sociétés occidentales le tabou de l'inceste est profondément enraciné, il semble l'être également dans l'immense majorité des autres cultures, aussi ancestrales soient-elles. Interrogeant un des membres du peuple des

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maissa Bey

Arapesh, en Nouvelle-Guinée, l'anthropologue américaine Margaret Mead constatait par exemple que le rejet des unions incestueuses était vivace et ancré dans l'esprit de chacun des membres de la tribu. (Lévi-Strauss, 1967, pp. 555-556)

Dans « L'écriture du silence », Tabtit note :

« En effet, les relations dites incestueuses engagent fortement le pronostic vital de l'humanité. La prohibition à laquelle est rattaché l'inceste du point de vue de l'éthique, s'applique à la maintenance de l'ordre moral. L'écrivaine, en s'attachant à mettre en scène de telles relations, même de manière latente, active sa politique de subversion du réel. » (Tabti, 2007, p. 49)

L'on pourrait trouver cette image du père prédateur dans « *C.F.L* », ce passage où Malika se remémore la scène morbide de son viol par son père adoptif : Farouche, incessante, injurieuse, la voix du personnage exprime une colère mêlée d'indignation. Malika, en pleine amertume, énonce des paroles venimeuses qui cumulent un style cru. En effet, la haine est vive face à l'horreur du vécu : Ainsi, le discours sonne et résonne comme une tempête de cris qui soulage le personnage. Elle nous fournit un tableau précis de sa férocité. Au fait, la figure du père agresseur, prédateur et barbare est très présente, domine le récit et revient sans cesse comme un mauvais rêve ou une obsession. Il est perçu comme un être immense, omnipotent et omniscient qui s'acharne sur sa fille adoptive en la violant brutalement ; A ce titre, il est donc significatif de mentionner l'extrait ci-dessous assez long, qui démontre et fait apparaître avec évidence sa violence et sa répugnance extrême.

Le viol est, à ce titre, rattaché viscéralement et généralement à la violence destructrice de la condition féminine véhiculée par son écriture dont la portée est essentiellement étique.

Autour d'elle il y a le bruit du vent
dans les arbres...

Bedraoui Noura

La peur de nouveau
La peur de l'autre de cet homme qui
ne voulait plus être son père plus
malfaisant que les djinns dont elle a
cru sentir le souffle plus proche
La peur qui la dresse et lui insuffle la
force de se relever de repartir
d'avancer lui échapper (....)Le
visage grimaçant et enflammé de
l'homme se penchant sur elle
Les mains posées sur ses épaules
pour la clouer au sol la faire plier
Le poids de son corps trop proche
tout contre elle Son souffle brulant
Ses yeux injectés de sang
La main plaquée sur sa bouche pour
écraser le cri qui monte en elle
L'autre main qui s'insinue et la
pression du genou plus dur qu'une
pierre
La pression du genou entre ses
jambes dénudées
La douleur)
Cette force qui soudain lui était venue
à elle qui...
Et dans un sursaut ultime
Toute sa terreur
Toute sa haine concentrée dans ses
mains qui se relèvent dans ses doigts
ses ongles soudain aiguisés qui
labourent le visage penché au –
dessus du sien qui creuse des sillons
sanglants
Images terribles terrifiantes
La stupeur de l'homme soudain figé
Et son cœur qui se met à battre
» (Bey, C.F.L, pp. 38-39)

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey

Il est à noter que de telles scènes cruciales, traumatisantes et dramatiques sont loin d'être rares dans son écriture. Ils suscitent l'horreur, le dégoût et la compassion chez le lecteur tout en le sensibilisant au problème. De la sorte, son écriture change les attitudes de la société. Nous constatons que dans cet extrait, Malika utilise beaucoup les verbes d'actions pour que l'acte de violence corporelle ait un sujet précis et un objet clair. On peut également le voir dans les verbes : déchirent, labourent, creuse, clouer, s'enfoncer, battre, écraser, ... Ces verbes conjugués que l'on peut aisément déceler dans ses œuvres sont là pour montrer que les personnages participent de près ou de loin à l'élaboration de l'impact de la violence dans leur existence. Les verbes d'action qu'elle choisit et qu'elle met en œuvre ont donc pour tâche de conduire l'action vers un but précis : faire adhérer le lecteur à ces univers très particuliers pour ses personnages ; car utiliser des verbes d'actions pour faire se mouvoir la violence est une façon de faire comprendre que les personnages ont cela en eux. Elle tombe dans la violence et l'humiliation en subissant la forme la plus abjecte de l'injustice qui puisse arriver à une femme : le viol. Sa marâtre lui affichait une grande hostilité et lui infligeait un mauvais traitement jusqu'à la ravalier au rang d'esclave au sein de sa propre famille.

De fait, la nature hostile, dans cet extrait, est un avertissement aux lecteurs et un clin d'œil annonciateur d'une histoire funèbre. Pour comble, le châtement physique s'associe aux calamités endurées dans la nature et la souffrance devient donc double. En outre, la persistance de l'orage et des éclairs qui déchirent le ciel renvoient à un contexte marqué par un système dur et opiniâtre. Ainsi Malika nous rend compte de l'aspect corrosif du vent et assimile ce tuteur brutal, impassible et insoutenable plus malfaisant que les djinns à une bête affamée qui rôde pour se paître du sang. Cette description est très éloquente : les axiologiques dépréciatifs semblent avertir le lecteur du mal que ce type de personnage peut causer. Le portrait de ce père est de ce fait édifiant à plusieurs égards, non seulement il est peu élogieux, mais imprégné d'une caractérisation sévère marquée par la véhémence, l'avilissement, l'abaissement, la corruption et l'abjection. L'attaque de cette instance est plus acerbe quand elle fait de l'écriture le moyen de prendre une revanche. La gradation et l'asyndète révèlent un hiatus ou une rupture infranchissable entre les deux personnages. De même, la répétition apparaît, dans ce passage, comme l'instrument d'un accès au passé. Répétition et réminiscence fonctionnent ainsi de la même manière, présentant l'objet remémoré sous la forme de flash-back. La narratrice

Bedraoui Noura

semble alors aux prises avec des images qui s'imposent à elle, dans une évocation qui ne relève plus de la simple narration : la récurrence du terme "Peur" est dans ce cas pertinente, il résume l'état d'âme du personnage. Nous retiendrons de ce passage qu'elle joue un rôle d'appui de l'importance de l'événement. Elle en souligne la gravité, l'horreur, ainsi que l'indignation soulevée par l'acte de barbarie, indignation présente dans le discours de la narratrice faisant de la violence une représentation émotionnelle tant au niveau discursif du langage qu'à celui de la disposition du texte éclaté.

Il en va de même pour la figure de l'énumération. Elle est tellement obsédante qu'elle donne l'impression de jaillir de l'inconscient de la narratrice comme une coulée verbale faisant penser à l'écriture automatique des surréalistes. Ce long passage dépourvu de tout signe de ponctuation est, à cet égard, assez significatif. A propos de "C.F. L", Cécile Oumahni parle d'une écriture au « rythme haché », qui suit « la respiration des personnages ». (Oumahni, 2006, p. 96) Ainsi, lors de la scène du viol, seul un rythme inhabituel peut transmettre et non décrire au sens plat du terme, ce massage de révolte contre ce type de père. Rythme avec des alinéas, sans majuscules ni ponctuation qui demande une oralisation de la lecture. Il s'ensuit que le principe syntaxique de composition du texte est celui de l'ajout par petits bouts. Il n'y a guère risque à avancer ici que l'écriture de Bey ne se conforme pas aux canons de la phrase telle qu'elle est définie par la grammaire. Les longues séquences écumées de tout signe de ponctuation dans ce passage suffiraient à le montrer. L'absence de ponctuation, sans doute délibérée, est là pour traduire le rythme rapide des phrases comme à l'oral ; une façon de permettre à la narratrice "essoufflée" de reprendre son souffle. Ceci pourrait être interpréter comme signe de verve poétique mais aussi d'oralité, puisque la narratrice utilise l'improvisation. La mémoire délabrée de sa protagoniste est frappée de discontinuité. Elle est formée de souvenirs, épars et fragmentaires incomplets, parcellaires et incertains, qui profilent dans son écriture erratique. Discontinuité d'une mémoire oublieuse dont il ne reste plus que des fragments de souvenirs qui ne se laissent pas condenser en une organisation structurelle logique et constante.

C'est ce que semble mettre en évidence cette scène de réminiscence violente : Il faut souligner que cette mémoire qui envahit l'écriture de Bey à la manière d'une image obsédante, est faite d'une profusion de souvenirs hétérogènes disposés dans une narration quelque peu

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey

hachée, passant d'une idée à l'autre, sans une quelconque organisation chronologique ou enchaînement cohérent. Malika se dresse ainsi comme une personnalité indomptable qui révoque ou destitue la tutelle familiale. Au comble de la détresse et à la recherche désespérée de son géniteur, elle maudit, d'un ton solennel, ce père dont elle ignore le visage. Avec un désir irrésistible, elle formule son souhait de voir son géniteur périr et adresse rageusement au lecteur une parole foisonnante et révèle le besoin irrépressible de le voir brûlé dans l'enfer. Là, la suivante et funèbre prière de haine vive en est l'illustration parfaite. On rencontre aussi de jurons, voire même d'imprécations "entassées", celles-ci, dans un seul et même paragraphe.

Il est possible qu'il ait quitté ce monde, qu'il est fini avec l'imposture. Si c'est le cas, si ces os aujourd'hui pourrissent à quelques pieds sous terre, j'en appelle à ce même Dieu. Que ses os aujourd'hui pourrissent à quelques pieds sur terre, j'en appelle à Dieu. Qu'il lui fasse payer son geste. Ou plutôt son acte. Qu'il rôtisse dans les flammes Se consume à petit feu (Bey, C.F.L, pp. 97-99)

Sa colère et l'intensité de sa prière peuvent s'adresser soit au père adoptif et « l'acte » alors peut faire référence au viol, soit au géniteur qui par l'abandon a fait d'elle un personnage souffrant, fait de colère, désignée comme « *Farkha* » c'est-à-dire bâtarde. Par le biais de cette image, la narratrice exprime la concentration de sa rage et la frénésie avec laquelle les idées de vengeance se bousculent dans sa tête. Dans cette écriture, le père symbolise la brutale. En effet, elle enferme le personnage masculin dans un unique modèle de représentation, celle de la violence, de la domination et de la répression. Ce passage est du plus grand intérêt pour mieux le préciser au lecteur :

C'est dans le regard d'un homme, l'homme qui avait fait de moi sa fille aux yeux du monde, qu'un jour j'ai compris que j'étais devenue femme. Dans ses silences et ses gestes devenus brusquement maladroits

Bedraoui Noura

lorsque j'étais seule avec lui Dans les rougeurs furtives qui lui montaient au visage chaque fois que je surprénais son regard sur moi Dans la gêne qu'il ne pouvait dissimuler lorsque je m'approchais de lui Dans ses colères inopinées et dans sa douceur cauteleuse. Mon père ? Même si je dois préciser : mon père adoptif, j'aimerais pouvoir dire : Cet homme m'a aimé jusqu'au délire. Peut-être parce que j'étais celle qu'il avait choisie. Tellement aimée qu'il a voulu me posséder. Oh ! Oui, comme j'aimerais le croire ! Encore une histoire de possession (Bey,C.F.L, p. 68)

Puis elle le compare à un monstre :

A dix ans, je savais déjà. Un danger me guettait....

C'était là, c'était insidieux, laid, effrayant de laideur. Un esprit malfaisant rodait autour de moi. Nuits hachées de cauchemars. Nuits entières passées à me débattre contre un monstre dont je ne reconnaissais pas le visage. Nuits passées à attendre le point du jour, comme une délivrance. (Bey, C.F.L, p. 68) Mais la Peur était présente et ne me quittait pas. Même lorsque je m'enfermais. Ou puiser des forces pour éloigner le Mal ? Ultime recours, m'abimer dans de ferventes prières. Mais Dieu est resté sourd à mes invocations. (Bey,C.F.L, p. 69)

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey

Par bonheur, après avoir réfléchi plus profondément, Malika décide de se battre contre son supposé père qui la séquestre et de dévoiler sa vraie nature. Cette lutte est présentée comme devant être menée par toutes les victimes du viol. L'auteure se sert ici du réalisme pour faire ressortir une question qui touche toutes les femmes : celle de rester les victimes silencieuses du viol. Elle déjoue les pièges qui consistent à rester la victime passive de cet acte odieux. A travers le personnage de Malika, elle introduit un plaidoyer auprès des femmes pour qu'elles se battent pour cette cause juste. Cet incident, raconté de son point de vue, renforce l'argument contre le silence des femmes dans la société. Après avoir réfléchi à cet incident, Malika décide que, cette fois-ci, elle ne sera pas une victime passive. Elle jure donc de se défendre contre son supposé père. Elle voit dans la société elle-même une conspiration du silence dont elle ne veut aucunement être complice. Le thème classique de l'oppression de la femme et la dépression psychologique, qui est un archétype classique ressort très bien ici. Après avoir introduit violemment son histoire, elle raconte celle de Aïcha et dénonce avec virulence son père qui a refusé de la nommer. La naissance signale déjà pour la femme le début de ses vicissitudes. Son entrée dans le monde s'accompagne d'une déception terrible des parents et d'un sentiment de culpabilité pour la mère, sur qui retombe toute la responsabilité. Aïcha et Fatima s'érigent comme victimes de ce rejet paternel. Nées toutes deux durant la colonisation française, leur pères respectifs refusent de déclarer aux autorités administratives leurs naissances. De là qu'elles représentent des « présumées », des « femmes sans âge » (Bey, C.F.L, p.79). L'attitude de leurs pères donne l'impression que les filles ne sont pas les bienvenues. Pour Mohamed Benzemat, Aïcha est sa deuxième fille. Cet enfant qui s'annonce n'est pas la bienvenue. Aussi, c'est plus que ne peut supporter son honneur, sa virilité. Confesser le sexe de son enfant devant des étrangers, de plus appartenant à la race des dominants, le couvre de honte. Il aurait voulu que cet événement n'ait pas eu lieu. C'est ce qu'illustre le passage qui suit :

« Une deuxième fille. »

Il dit cela à voix basse, en baissant la tête, comme s'il avait honte, comme on annonçait un malheur, comme on évoquait une malédiction...il n'a jamais eu un regard pour l'enfant qui

Bedraoui Noura

poussait toute seule, comme de la mauvaise heure. Non il ne sait même pas son nom. Pour lui, elle est la fille qui n'aurait jamais dû naître. Un coup pour rien. (Bey, C.F.L, p. 31)

Dans ce passage, la narratrice impute l'ignorance de Aicha de son âge à la négligence et à l'indifférence affichée par son père, à la fois, excédé par sa naissance non désirée qui lui provoque l'embarras et la désolation, et vexée par son épouse incapable de lui donner un garçon. D'où son refus de l'enregistrer à l'état civil. Cette attitude discriminatoire, ce préjugé sexiste tenace et cette injustice sociale infériorisent et lèsent la fille et parallèlement placent la naissance d'un garçon sur un piédestal le considérant comme l'apothéose, le triomphe. La narratrice rejette ainsi les valeurs sociales entachées d'hypocrisie qui engluent l'imaginaire collectif selon lequel le garçon est privilégié et a la préséance sur la fille.

GianiniBelloti, dans son livre, *Du côté des petites filles, montre*, de manière claire et percutante les racines de l'inégalité entre hommes et femmes :

"Aucune preuve ne permet de soutenir l'hypothèse selon laquelle les comportements différenciés pour les deux sexes sont innés, à cet égard, l'hypothèse contraire, qui considère que ces comportements sont le fruit de conditionnements sociaux et culturels auxquels les enfants sont soumis dès la naissance, reste aussi valable". (GianiniBelotti, 1981, p. 87)

Dans le même sens, Pierre Bourdieu, insiste sur l'importance de modifier les causes sociales et culturelles responsables de la discrimination des sexes :

"Malgré la certitude scientifique de la responsabilité paternelle dans la détermination du sexe de l'enfant à naître... voit dans la femme la responsable et ceci en bien ou en mal (Bourdieu, 2000, p. 87)

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey

Nous déduisons ainsi que la famille est la grande source de frustrations et d'égoïsme étant donné que les garçons ont la suprématie sur les filles. La narratrice explique cette idée dans le passage qui suit :

Il y a le père. Celui par qui tout a commencé. Qui, lorsqu'elle est née, a refusé de déclarer aux autorités administratives la naissance d'une fille. Et qui un jour a voulu la tuer. Parce qu'il doutait de sa pureté. Parce qu'il jugeait, comme bien des pères en ce temps-là, qu'il disposait du droit inaliénable de disposer de sa vie à elle. (Bey, C.F.L, p. 80)

Les représentations du père sont ainsi violentes et bouleversantes. En effet, le père de Fatima est un homme violent dans ses propos vexatoire, il semble toujours mécontent et renfrogné, et maintient une tension psychologique dans ses relations avec sa femme. Le passage suivant, met l'accent sur le traitement austère qu'il lui fait subir :

Plus loin, sur le chemin, voici le père. Il fouette son cheval. Soulevant derrière lui des nuages de poussière, il se dirige au galop vers la maison silencieuse. Les enfants qui jouent au bord du chemin près des maisons n'ont que le temps de se plaquer contre les murs pour ne pas être piétinés. D'un bond, il descend du cheval, attache les rênes à un piquet planté près du mur et pousse violemment la petite porte. (Bey, C.F.L, p. 82)

Le père de Fatima ne lui apprend que la haine qu'elle lui restituera par le regard qu'elle posera sur lui, pour le

Bedraoui Noura

maintenir à distance, lorsqu'il vient la chercher pour la tuer. (Bey,C.F.L, p. 95)

Ce passage en est un exemple probant. Il reflète la vision répandue dans l'imaginaire collectif algérien selon lequel la fille est une bombe à retardement car elle est en mesure de déshonorer sa famille d'où la nécessité de la garder jalousement surveillée, cloîtrée ou la marier par imposition pour la sauver. Dans le passage ci-dessus, Malika affiche sa volonté de résister au pouvoir du père même si cette forme de résistance demeure symbolique, elle le déstabilise et le brave par son regard. Ainsi, ce père colérique se montre particulièrement intransigeant et transgressif dans la mesure où il envisage de tuer sa fille, en raison des rumeurs qui touchent l'honneur de cette dernière. Il déchaîne toute sa fureur outrancière sur sa femme passive, soumise et résignée qui se sent affligée car elle est en manque de liberté et se croit incapable de vaincre son destin. Opprimée par une force supérieure, découragée par son statut, elle adopte un comportement absurde en s'accommodant au malheur et finit par s'y engouffrer : Assujettie, elle subit les brimades et les humiliations de la part de son époux, irresponsable et irrespectueux, qui s'acharne sauvagement sur son corps inanimé. Le passage suivant, pathétique et alarmant est, à cet égard, révélateur :

La mère n'a pas le temps de se retourner qu'il est déjà tout près d'elle. Une ombre la recouvre qui brusquement obscurcit le jour. Elle lève la tête. Il se dresse au-dessus d'elle, il semble immense malgré sa petite taille. Il ne dit rien. Il se contente de donner un coup de pied sur *Kanoun*, un seul, qui projette les braises sur la poitrine de sa femme – la mère de ses enfants...Au milieu de la cour, un homme, son père, se penche sur une femme agenouillée. Le visage recouvert de ses mains, elle semble prosternée devant lui, comme pour une prière. Aucune parole n'est

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey

prononcée. L'homme frappe de ses pieds les flancs de la femme qui ne laisse échapper aucun gémissement, aucun cri. Des deux bras, elle continue de se protéger le visage. Il s'acharne sur elle. Elle se laisse rouler sur le côté. Toujours silencieuse, elle s'affaisse au milieu des braises et des débris du brasero. Elle découvre alors ses bras et son visage, constellé d'une multitude de taches rosâtres, des brûlures. (Bey, C.F.L, p. 95)

Soulignons qu'on retrouve cette scène de femme, molestée, humiliée et torturée, qui devient un leitmotiv dans son écriture ; L'homme, se faisant menaçant, utilise la force et la tyrannisation. C'est une façon rapide et convaincante pour mettre un terme à la discussion, se faire obéir, soumettre et de réduire sa femme au silence. Le choix des verbes « frappe » et « s'acharne » dans ce passage, ainsi que l'évocation de scènes de ménage se terminant toujours par des coups administrés à la femme traduisent la détermination de la narratrice à rendre compte de ce fléau afin d'y remédier. Elle fustige, de cette manière, l'attitude, brutale et atroce de l'homme vis-à-vis de sa femme, consistant à recourir aux coups à la moindre contrariété. A travers la métaphore de la dernière phrase de ce passage, elle traduit son désir de sensibiliser le lecteur et de susciter sa compassion à l'égard de la femme qui subit un tel traitement, afin de suggérer un changement d'attitude et de mener une réflexion en vue d'une solution à ce genre de drame domestique tu et préoccupant. Toutefois, cette malheureuse, reprend ses forces et prend sa fille entre ses mains, une façon de la protéger. C'est grâce à elle que Fatima échappe, de justesse, au courroux de son père :

À cet homme qui n'aurait jamais pu imaginer un seul instant que sa femme, cet être falot et craintif, puisse se mettre en travers de ses desseins. (Bey, C.F.L, p. 92)

Bedraoui Noura

Ainsi, elle bouscule son image chez son partenaire qui la considère comme sa propriété et qui la répudie par la suite pour avoir osé cet acte, considéré comme une infraction à la règle, qui menace sa virilité. Il la répudie ainsi selon son humeur et ses caprices, sans avoir à fournir une justification quelconque. Cette décision à la fois arbitraire et unilatérale justifie à elle seule l'hégémonie masculine et le statut dégradant réservé à la femme. La narratrice semble privilégier cette réaction féminine et préconiser l'autodéfense comme remède efficace. Quant à Fatima, elle manifeste son impatience à être constamment surveillée et son dédain pour son père, mais ne verbalise qu'une infime partie de sa colère : il devient cet homme, une manière de marquer une distanciation avec ce bourreau. Ainsi, les liens familiaux sont rompus. Elle pense, juge et parvient ainsi à refuser l'aveuglement face à une idéologie qui définit une femme soumise à l'autorité patriarcale. C'est, en fin de compte, Fatima, qui ne se laisse pas intimider et qui agit en conformité avec son père en lui renvoyant sa haine viscérale, sa colère excessive qui l'anime et le fait par conséquent reculer. Son regard, ainsi que son silence sont l'expression verbale la plus poussée de sa révolte, de son agressivité et de sa haine. Notons ici un commentaire subreptice de la narratrice qui, afin de souligner l'inconsistance de la pensée de son père, insiste particulièrement sur la force et la puissance de sa haine incommensurable l'accusant d'être à l'origine de tous ses maux et révèle ainsi au lecteur le renversement de la situation initiale. Prenons ce passage qui le montre si bien :

Il lui a infusé sa haine, elle la lui retourne renforcée de son dégoût, de la violence de son désir de le voir disparaître. Il n'est plus sous ses yeux qu'une bête abattue, toute résistance abolie, elle le tient sous son joug, sous cette force à elle venue, par la grâce d'un pouvoir qui vient de s'emparer d'elle.... C'est cela, il fond sous ses yeux, sous la force de sa haine... Il ne peut plus bouger. Elle tisse de son seul regard autour de lui une nasse au réseau si serré qu'il ne peut se débattre (Bey, C.F.L, p. 95)

Les représentations du père dans « Cette fille-là » de Maïssa Bey

Et à la fin, il renonce à son entreprise car elle ne lui renvoie pas l'image agrandie de lui-même que se doit de refléter traditionnellement une fille soumise à son père :

Pris au piège de la haine qu'il a engendrée, il suffoque soudain, il ne peut même pas détourner le regard...le père semble avoir du mal à respirer...S'immobilise un instant dans l'encadrement de la porte. Fait un pas, un autre. Il quitte la pièce. Il sort de leur vie (Bey, C.F.L, p. 95)

Le caractère excessif et extravagant de ce père se culmine dans ce passage :

Terreur. Cet homme est un criminel en puissance. Il risque de profiter de son absence pour enlever ses filles, les emmener leur ôter la vie. Et elle ne pourra rien contre lui. (Bey, C.F.L, p. 92)

Le père de la narratrice impose sa loi en ayant recours à la violence autant physique que verbale et psychologique. Il utilise cette violence afin de maintenir les membres de sa famille dans la peur et de leur rappeler qu'il est celui qui domine, qui a le contrôle. L'expression « leur ôter la vie » est, ici, révélatrice : tout ce qui vient du père est reçu comme une attaque, un coup de plus porté à la narratrice qui est considérée impropre par son entourage qui lui porte préjudice. La narratrice nous décrit la réalité et pousse voire provoque le lecteur et l'engage à pénétrer dans les pensées des personnages et à s'interroger sur le mal qui existe dans la société afin qu'il juge de la réalité des faits. De la sorte, elle montre que l'origine de leur malaise est rattachable à leur société sordide.

Il est important de souligner que dans une telle société archaïque, où les esprits sont enfermés dans des idées éculées, et où le moindre écart des lois rigides qui les régissent devient une provocation et un défi, donc un danger pour tous, le sort réservé à une femme qui, selon leur jugement, fait déshonneur à sa famille et à la société, mérite cette privation de liberté.

Bedraoui Noura

Des interrogations troublantes qui mettent en cause le père de Fatima et, par conséquent, tous les pères jouets en ce qui concerne les rumeurs qui leur parviennent concernant leurs filles, les accusant d'avoir dégradé la famille et les conduisant à rejeter leur enfant. En réalité, il semble que ces interrogations – tout comme celles posées précédemment – s'adressent au lecteur, à la société. Et c'est donc à eux de répondre à cela. Les réponses attendues nécessiteraient précisément une prise de position, une sensibilisation et une position équitable vis-à-vis du statut social des femmes. Toutes ces situations et bien d'autres encore qu'il serait impossible d'énumérer, sont plus ou moins liées à une situation où la violence du père atteint son apogée. Son pouvoir, qu'il radicalise, lui permet de retourner la situation à son profit et de discréditer les accusations de sa fille, remplie de haine et nourrie de vengeance, qu'il fait passer pour folle.

Conclusion

De ce qui précède, il s'avère que l'écriture de Bey vise à subvertir les normes rigides du patriarcat en les dénonçant et en mettant en exergue les abus de pouvoir de la figure paternelle tout en brossant des représentations choquantes et en reflétant son impact pernicieux sur les protagonistes. Ainsi, en donnant la parole aux femmes marginalisées, Bey ambitionne de changer les attitudes de la société qui dénigre les femmes et de promouvoir leur émancipation.

Références bibliographiques

Bourdieu, P. (2000). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris: Seuil.

GianiniBelotti, E. (1981). , *Du côté des petites filles*. Paris: Des Femme.

Lévi-Strauss, C. (1967). *Les Structures élémentaires de la parenté*. Paris: Mouton de Gruyter.

Oumahni, C. (2006). « Cette fille-là, le roman éclaté de Maïssa Bey ». *revue Etoiles d'encre* , 96.

Tabti, B. M. (2007). *l'écriture des silences*. Paris: L'Harmattan.